

L'état actuel de l'industrie à Saint-Brieuc

par Roger OLLIVIER
(Laboratoire de Géographie de Rennes)

St-Brieuc est au centre d'une région rurale (1) ; cependant si l'on dit toujours « Saint-Brieuc-les-Choux », les activités industrielle et commerciale contribuent beaucoup plus, avec sa fonction de chef-lieu des Côtes-du-Nord, à animer la cité, à la pousser dans la hiérarchie des villes (2).

I. — LES CONDITIONS

Des changements récents se sont produits dans la physionomie de la région. Le capital d'exploitation serait devenu égal au capital foncier. L'épargne se veut plus dynamique et économique. Quelques îlots modernes se découpent — la région de Loudéac par exemple — dans la zone intérieure, neuve à force d'archaïsmes. Au spectacle pittoresque de l'inauguration officielle des transfos (3), accompagnée de la bénédiction religieuse, s'ajoute le spectacle plus vivifiant des paysans volontaires sur le chantier communal, pour l'adduction d'eau en particulier. La mécanisation progresse, par goût et par nécessité.

Pour les environs immédiats, la nature a prodigué ses dons. Les habitants de Languieux et d'Yffiniac ont su tirer un merveilleux parti de leur sol de loess — le pourvoyeur en légumes de St-Brieuc. Les roches dures ont été attaquées en carrière un peu partout. Le kaolin existe à Yffiniac (la teneur du minerai s'élève à 25 ou 30 % au-dessus de la moyenne) ; l'argile pour la brique à St-René, au Quessoy. De loin en loin Trémuson se réveille. Le plomb argentifère dort là. Et la cité ouvrière. Les forêts couvrent encore 735 ha. dans le rayon départemental.

(1) Pour les cadres et les articulations, voir notamment : Le Guen A. : *L'Economie agricole des C.D.N.*, thèse droit, 1950, 288 p. dactyl. — J. GARGUET : *Le développement économique des C.D.N.*, Chatelaudren, 1954, 150 p. — R. HUON : *St-Brieuc, Etude de Géographie urbaine*, St-Brieuc, 1947, 31 p. — C.E.L.I.B. : *Rapport d'ensemble sur un plan d'aménagement, de modernisation et d'équipement de la Bretagne (1954-1958)*.

(2) *L'industrie et le commerce à St-Brieuc* : Manuscrit déposé au Laboratoire de Géographie de Rennes, n° 133, 200 p. dactyl., 44 fig., 80 photos.

(3) Au 1^{er} jt. 1955, sur 391 communes, 198 sont électrifiées à 100 %, 43 le sont à moins de 50 %.

A *St-Brieuc même*, la nature a donné, comme à regret, la mer. Certes le tracé du littoral prive le chef-lieu d'un large secteur terrien, mais non d'activités. L'appel de la mer, entendu de longue date, explique la présence du port de pêche de Sous-la-Tour, du port maritime du Légué. Il explique les fortunes des armateurs, source ancienne du capital industriel, à laquelle sont venus s'ajouter les capitaux terriens, ceux des replis du Nord et de l'Est français, et ceux de Paris. Il explique l'enracinement des industries le long du Gouët.

Touchant presque la mer, St-Brieuc a franchi les obstacles qui longtemps l'ont contenu entre le Gouët et le Gouédic. Leurs rudes versants d'ajoncs et de genêts contrastent avec les horizons marins, avec ceux de l'openfield inattendu d'Yffiniac ou ceux, fuyants aussi, de l'aérodrome de Plaineville. Ce sont là les paysages qui défilent sous les yeux du voyageur de la ligne Paris-Brest ou de la Nationale 12.

Convergence de routes, de voies ferrées, présence d'un aéroport exclusivement tourné vers les îles anglo-normandes, d'un port malheureusement envasé, exportateur de blé, importateur de charbon — pour l'essentiel — existence d'une gare surtout importante, tels sont les éléments de l'infrastructure conditionnant l'activité briochine.

Pour cette activité, les hommes ne manquent pas : terriens de mentalité, marins par vocation, quelquefois par ambition fonctionnaires, par tentation commerçants, la plupart du temps ouvriers sans conviction. L'homme est ici un lutteur butté qui se bat en sabots contre la terre ou la boue de son lopin, sans répit. A l'usine, ce « part-time-farmer » est consciencieux, mais « quelque chose » en lui est comme insensibilisé ; son dynamisme s'étiole : c'est ce qu'on appelle la docilité des ouvriers briochins. Il s'y cache peut-être autre chose.

La population de l'agglomération a doublé en cent ans et tourne autour de 50.000 âmes. Sa répartition donne : bourgeois-fonctionnaires, ouvriers, agriculteurs et pêcheurs. Cette population est à prédominance de jeunes et d'adultes : 17.000 jeunes dans la tranche 0-21 ans représentent 46 % de la population contre 36 en 1940. La classe « moyenne » représente 60 % de la population active, la classe « aisée » : 4 %.

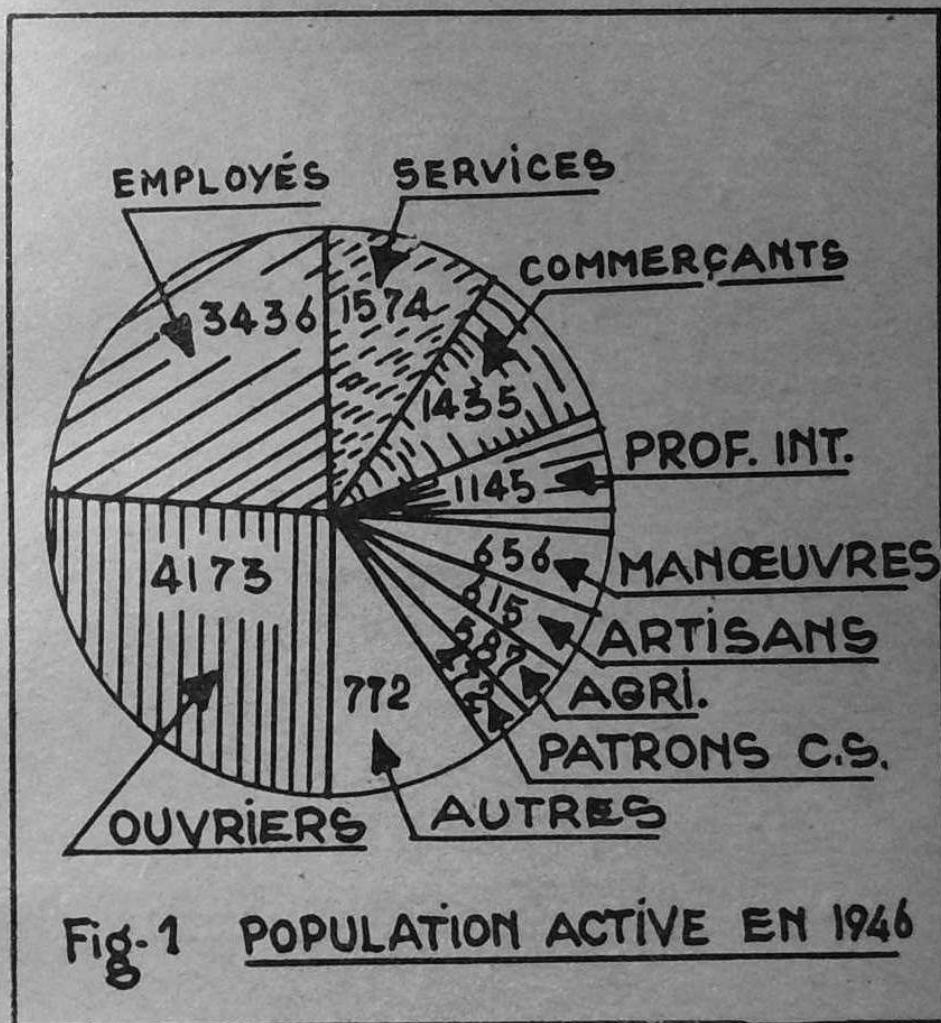
Les ouvriers et les employés forment la moitié de la population active (fig. 1, 2 et 3). La moitié des salariés sont groupés dans trois activités dont le commerce garde la préséance ; la moitié des établissements renferment 6 secteurs d'activités sur 44. 84 revêtent quelque importance, un seul ayant 1.000 ouvriers.

L'industrie seule compte 6.271 salariés, soit 64,7 %, tandis qu'à Fougères, à la même date, la proportion est de 88 %. 72 % de ces salariés résident à St-Brieuc (fig. 4). Depuis 1953, deux services

d'autobus « ouvriers-employés-écoliers » ont été établis l'un sur Quintin, l'autre sur St-René-Hillion, avec réduction de 25 %.

Sur 189 sociétés existant au premier février 1955, St-Brieuc en compte 30 par actions, 150 S.A.R.L., 7 sociétés civiles, 10 coopératives. Les sociétés par actions sont 5 fois moins nombreuses que les S.A.R.L. : celles-ci reflètent les affaires moyennes.

Ville moyenne, classe moyenne prépondérante, affaires moyen-



nes : telles sont les caractéristiques du chef-lieu des Côtes-du-Nord.

Saint-Brieuc, sous l'angle des affaires, au sens large, est-il en passe de « digérer » le tiers du département ? En 1953, avec 7,5 % de la population départementale, le chef-lieu payait 30 % des taxes locales, 30 % des taxes sur les transactions, 30 % de la masse des salaires, 28 % de la surtaxe progressive. La masse des salaires a augmenté de 1 milliard de 1951 à 1954 et la taxe sur les transactions de 38 millions entre les mêmes dates (4).

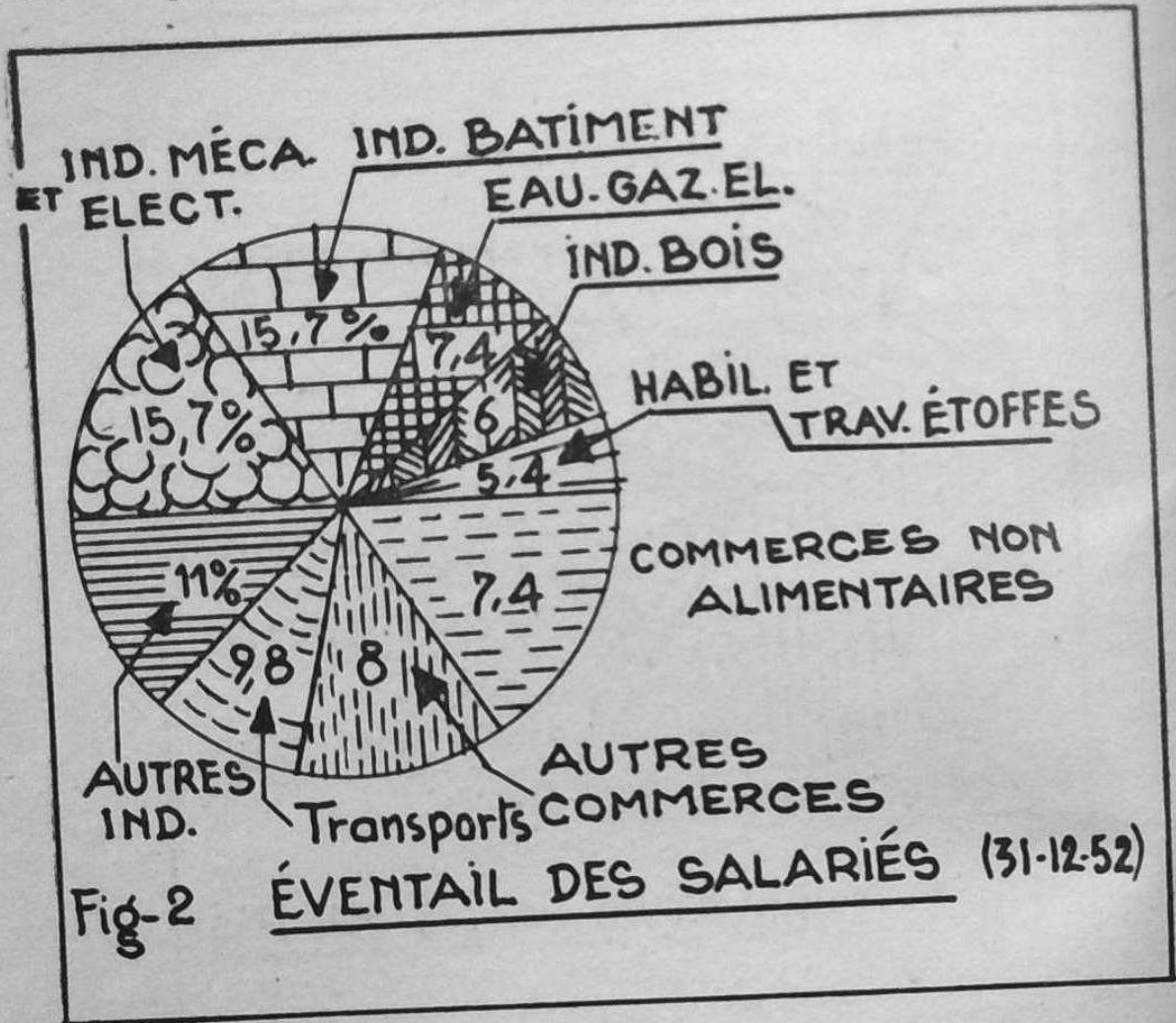
Type de ville française, en posture conquérante, St-Brieuc mérite

(4) Administrations financières briochines et Le Marché Français (*Revue Vendre*), numéro spécial, août 1954.

de plus en plus d'être appelé « la plus active des villes secondaires de Bretagne » (5).

II. — LES INDUSTRIES ACTUELLES (fig. 5)

« Dans un paysage breton, une industrie étonne toujours » (6). Dans le paysage briochin cette présence est discrète et pourtant

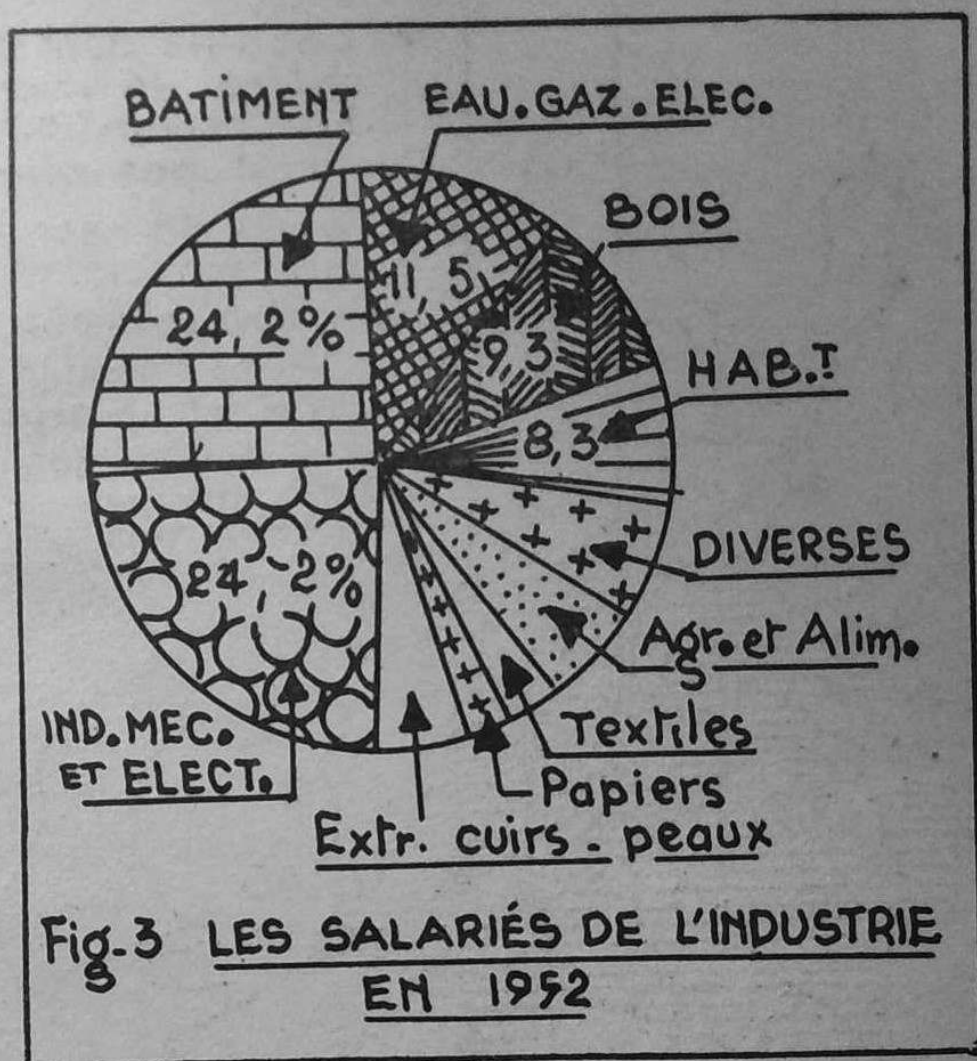


les industries y sont sans nul doute l'élément original. Usines de plateaux et de vallées, usines portuaires, boulevardières ou banlieusardes piquent de leurs cheminées les 33 hectares « industriels » de St-Brieuc. Mais combien peu distinctes des habitations ! A qui tente de se fixer sur des critères de classement, *variété* est ici le maître-mot. Ici un établissement dont la production passe par la boîte aux lettres et dont le rayon d'action s'étend sur quatre continents : une fabrique de pinceaux ; là un ouvrier peut déplacer par

(5) A. MEYNIER : Mise au point de l'étude de R. Huon (note 1 ci-dessus).

(6) A. MEYNIER : Les conditions d'un essor industriel de l'Ouest. *Bretagne Industrielle, Commerciale, Agricole*, n° 2, 1951, p. 10.

jour un poids de 42 tonnes de métal. Certaines industries épousent les structures locales, collent pour ainsi dire à l'économie, à la société, à sa mentalité. Elles se situent sur le front idéal tracé par les besoins de l'agglomération, les nécessités de la campagne, les possibilités du port. D'autres se découpent à l'emporte-pièce dans le milieu environnant qu'elles ignorent — main-d'œuvre à part. Entre les deux cas, que de situations différentes !



A. — Les industries reflets du milieu.

Parmi les industries reflets du milieu rural, voici d'abord *la Coopérative Laitière Briochine* (C.L.B.). Montée de toutes pièces fin 1951 par « un de Surgères », elle traitait, en février 55, 8.000 litres de lait par jour, en distribuait 10.000 flacons aux Ecoles, fabriquait 4 tonnes de beurre par semaine. On devine le brassage de capitaux d'un tel établissement, capitaux issus du terroir, par exemple de l'organisme complexe de Landerneau. Industrie type, de celles qui soulèvent un grand pan d'avenir, mais qui n'a pas encore secoué toutes les routines des alentours. La ville a vu fonctionner, de 1910 à 1928, « les grands moulins de St-Brieuc ». Après leur échec, l'uti-

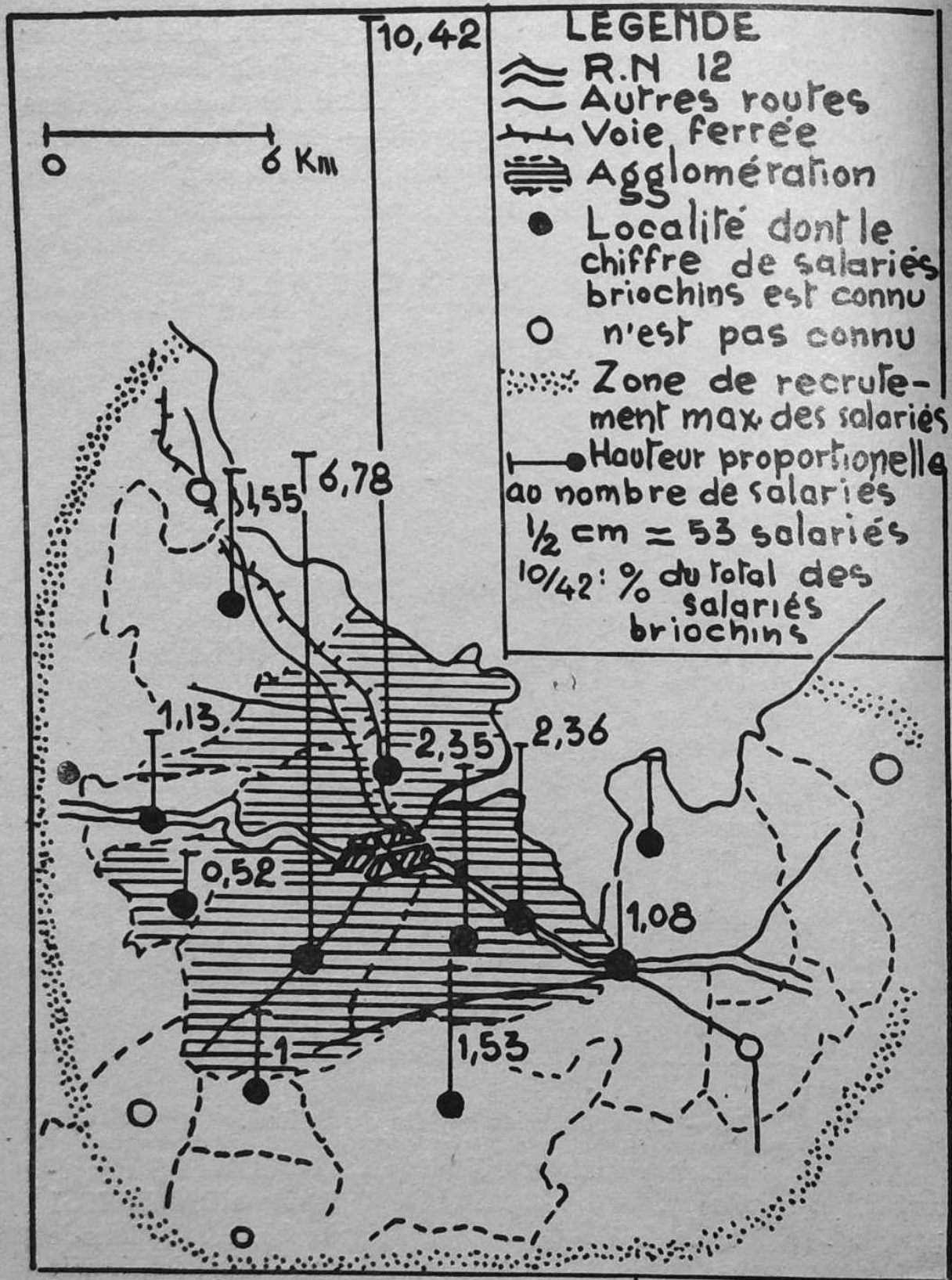


Fig. 4 Répartition des salariés par commune de résidence

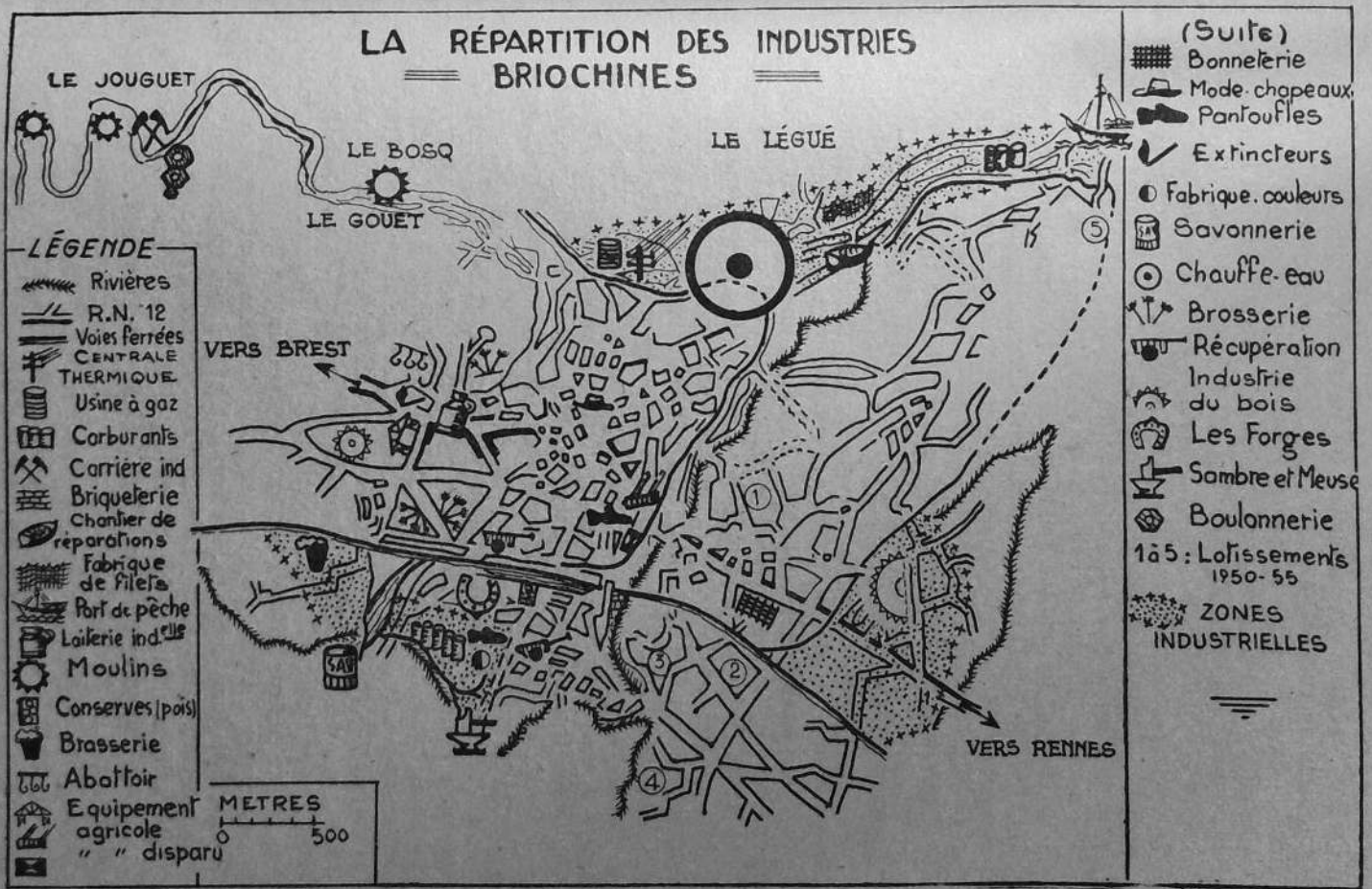


Fig. 5.

lisation des bâtiments est restée dans l'axe des activités rurales avec une manufacture de sacs pour emballage de pommes de terre. Aujourd'hui la vallée de Gouët est restée la Vallée des Moulins. Celui du Bosq demeure un bel exemple de *conversion* avant la lettre. Pendant quelques mois avant 39, il fut usine électrolytique de cuivre ; pendant la guerre, établissement de séchage de bois pour gazogène ; pendant 7 ans (45-52) un moulin de farine de bois pour bakélite (Alsthôm) et depuis, un moulin de fleurage (grignons d'olives pour panetons). Après l'écrasement du blé, du bois, de l'olive, nait le projet de la farine de calcaire — le maërl'écrasé serait assimilable plus vite par les plantes. Contrairement à l'insuccès presque constant des légumes et des fruits (il subsiste une succursale d'une maison de Laval et une usine de petits pois) le secteur *brasserie* a toujours réussi à St-Brieuc.

Les vicissitudes des industries d'équipement agricole sont aussi caractéristiques : implantées aisément, disparues lentement, tel est leur destin. Cependant ce secteur vit à St-Brieuc. L'exemple des *Et. Maréchal et Brilleaud* est typique : Un professeur d'agriculture venu dans les Côtes-du-Nord vers 1900 constate l'équipement arriéré des fermes et se fait de M. Brilleaud un associé. Et c'est la création du *Comptoir agricole de Bretagne* en 1905 puis de la Société en 1924. Aujourd'hui la branche commerciale a pris le pas sur la branche fabrication. Les débouchés sont assurés. Les achats de matériel motorisé se sont élevés à 2 milliards en 1954 dans les Côtes-du-Nord (7). L'une des trois sociétés auxquelles l'éclatement de l'établissement Mafart a donné naissance, en 1927, est la *Société Métallurgique de Bretagne*. Cette dernière a construit depuis 30 ans plus de 10 mille hangars agricoles dans la région. Mais la gamme de ses activités s'est élargie : cinémas, écoles, etc..., tout ce qui forme l'ossature métallique, s'est ajouté à l'activité première.

Les ateliers artisanaux sont nombreux à St-Brieuc. Leur profession a des étiquettes-protégées : forgerons-maréchaux, charrons-menuisiers, selliers-bourelliers, sabotiers-galochiers, etc... Pensons aussi au petit monde des petits ateliers, aux nombreux réparateurs de toutes sortes. Les manufactures à clientèle rurale sont à un échelon au-dessus. L'industrie de couture des Ets. Connan-Haag est née de l'adjonction en 1932 d'une fabrique de pantoufles à une mercerie en gros (effectif : 80 aux 2/3 féminin).

Quelques industries restées au stade artisanal ont, comme ailleurs, fait fond sur le milieu rural. Mais celui-ci les a *dépassées*. Mobilier breton, poupées bretonnes, galettes bretonnes, rouets décoratifs, sont fabriqués à St-Brieuc. Mais la campagne achète des meubles modernes de série, et le rythme hebdomadaire des repas de crêpes du vendredi n'est plus suivi dans le plat pays que spora-

(7) D'après M. Brilleaud.

diquement. Là où il survit, il l'est moins dans les écarts que dans les bourgs, à l'intérieur moins que dans la zone littorale. L'évolution a bousculé récemment le calendrier alimentaire des campagnes, la ville conserve ici ses usages. Le petit travail à domicile, plus ou moins occulte, fait vivre un nombre indéterminé de femmes, ouvrières à façon, tricoteuses, brodeuses. Et tout cela qui ne peut s'inventorier, délicat comme les fuseaux et les galettes des lits clos, vaporeux comme des jours de collerettes, et dont il faudrait parler comme d'une plume au vent. Et, place Duguesclin, les Bigoudènes immobiles s'affairent.

Parmi les industries *reflets du milieu marin*, citons le chantier de construction du Légué, lequel est devenu plutôt un chantier de réparations. Son aspect traduit sa non-activité. Canots et barques viennent à tour de rôle imprimer leur ovale sur la vase des bords du Gouët. Les Et. Ayello illustrent l'évolution des trois dernières décades dans le milieu marin. C'est, à l'enseigne « Filets-Pêche-Cordages », une industrie de repli. La famille Ayello venue de Dunkerque se fixe au Légué en 1920. La maison, alors, occupe une situation centrale, presque idéale : à l'Est et à l'Ouest de la baie de St-Brieuc les petits havres actifs sont autant de clients. Mais les moteurs prennent possession des bateaux de pêche, la fabrication des voiles tombe, les relations cessent avec Paimpol et Le Légué. C'est la côte Sud qui vient sauver la situation. Curieux établissement, qui détient aujourd'hui du Légué la pointe d'un vaste réseau commercial triangulaire dont la base est le littoral atlantique et ses ports chalutiers. L'établissement s'est adjoint un commerce d'équipement maritime pour survivre. Car les relations restent coupées avec le port du Légué, tous les pêcheurs du « quartier » s'approvisionnant à la Coopérative.

Pêcheurs intégraux de Sous-la-Tour et pêcheurs-paysans de Cesson voient leurs fils subir de plus en plus l'attraction du « Commerce ». Le nombre de pêcheurs du premier havre, de 125 en 1944, est tombé à 95 en 1951. La remontée s'amorce : 105 en 1954. Les tonnages débarqués montrent une courbe descendante. Les 4 chalutiers de 10 tonneaux du port ne changent rien à cet aspect menu de la pêche artisanale. Ici cependant l'étouffement sera moins rapide à l'Est de la Tour que sous la Tour, où le marin est coupé de la terre. Avec 1,93 % de la population active, c'est là un secteur bien mince de l'activité briochine.

Parmi les industries *reflétant le milieu urbain*, notons les industries de l'équipement de base : gaz, électricité. A l'usine à gaz, le système Stark a été l'objet de deux essais récents. Son adoption libérerait une partie du terrain de l'ancien port Favigo, mais aussi les 4/5 de l'effectif ouvrier ; coke et sous-produits disparaîtraient. La consommation quotidienne de charbon est actuellement de quelque 30 tonnes, le nombre d'abonnés de 10.000. L'usine élec-

trique menace de tomber au rang de la ferraille. Le stade local est dépassé pour l'approvisionnement en électricité. La secteur eau-gaz-électricité recouvre 7,4 % du nombre total de salariés et, avec les distributions urbaines, compte 721 salariés. La seule usine d'agglomérés des Côtes-du-Nord, installée au Légué, est morte en 1939.

Les industries d'équipement fonctionnel sont plus variées qu'importantes. Pour l'équipement des transports, le dépôt de la S.N.C.F. à la Ville Berno n'est plus qu'un atelier de réparations. Du côté du rail, l'industrie briochine n'a guère à attendre. Mais les maillons des chefs-lieux de cantons sautant en même temps que les postes de relais entre Rennes et Brest, les routes menant à Saint-Brieuc ont suscité quelque industrie : l'usine d'émulsion de bitume du Légué permet le répannage annuel sur 1.250 kilomètres de routes de 9.000 tonnes de goudron.

Les ateliers de réparation de moteurs sont nombreux. Deux seulement ont une moyenne importance pour les rectifications-auto (40 ouvriers), un pour la carrosserie-auto. Quant à l'équipement du commerce, signalons : une fabrique artisanale de sacs en papier pour l'alimentation, une fabrique de meubles frigorifiques, de structure concentrée, ce qui, si l'on en juge par la chute de l'effectif, n'est pas ici la bonne formule. L'ouvroir de Nazareth (vêtements religieux), l'orfèvrerie Désury, maintiennent St-Brieuc au rang de capitale religieuse, même de ce point de vue artisanal. Livres et journaux entrebâillent à peine l'éventail du secteur industriel. Avec 1,9 % des salariés, l'étiquette « papiers et industries polygraphiques » est peu voyante. Deux imprimeries ont ensemble 72 ouvriers. Châtelaudren reste la capitale en ce domaine.

Ajoutons les industries de type événementiel : Une manufacture de mode-chapeaux, deux bonneteries très touchées par la crise, et une industrie de sécurité : S.I.C.L.I. — Secours Immédiat Contre l'Incendie — provenant d'un repli de Saint-Ouen.

Les industries d'aménagement de l'espace urbain ont connu, depuis une demi-décade, un essor spectaculaire à St-Brieuc, où l'on vit dans la hantise du logement. *Le bâtiment* représente sans doute la première industrie briochine. Deux cents constructions de 1945 à 1949, 1116 de 1950 à 1954 (et l'on s'attend au record de 550 constructions en 1955) changent la physionomie architecturale de Saint-Brieuc. La crise du logement est saisie dans toute son ampleur par l'ampleur même prise par la construction. Et le réseau dilué des promenades dominicales traditionnelles s'est concentré, canalisé vers les chantiers des quartiers futurs de Beauvallon, de la Ville Bougault, de la Ville Héry, etc... Autour de la construction gravite une foule d'industries, et il n'est pas jusqu'aux démolitions des quartiers taudis du centre ville qui ne lui soient liées.

B. — Les spécialités briochines.

Le géant briochin, au Légué, c'est l'établissement *Chaffoteaux-Maury* qui fabrique chauffe-eau et chauffe-bain : 1.015 ouvriers — dont 80 % de femmes — production de 1.000 appareils par jour ouvrable, débouchés à l'échelle de l'Europe, telle est l'entreprise, dont la prospérité ne fait aucun doute.

La deuxième ville du monde pour la *brosserie*, peut-être la première pour les pinceaux d'artistes, est St-Brieuc. Les 500 brosières briochines ne vont plus « en fichus de laine noire à grosses mailles » (8). Ne fabriquent-elles pas elles-mêmes les pinceaux à lèvres, ces pinceaux télescopiques qu'utilisent déjà les stars et les starlets ? La montée en flèche de la production allemande et l'entrée en scène du continent sud-américain, donc leur concurrence, marquent la dernière décade. Mais c'est une branche solide, dynamique, et qui dote St-Brieuc d'un renom mérité.

La *récupération* met en vedette les Ets Renaud (savon « le Briochin »), la manufacture de caoutchouc (chaussons, semelles, talons métalliques), la maison Presle, qui, à la préparation de la soie de porc joint la récupération de tous déchets. Cœur de l'industrie de récupération, St-Brieuc s'essaie au rôle de cerveau par ses ordres d'expédition directe donnés aux « chineurs », petits patentés nombreux surtout dans la région de Lanfains-Quintin.

C. — Les industries surimposées et les industries aberrantes.

Trois établissements importants, en plus de la fabrique de chauffe-eau, donnent à St-Brieuc sa figure industrielle. Dans l'ordre où ils semblent se détacher de plus en plus du milieu local ou régional, ce sont les Ets Chalos, les Forges et Laminoirs, Sambre-et-Meuse et le Jouguet.

Les fabrications de mobilier scolaire, de groupes scolaires préfabriqués, ont passé en 1955 au premier plan des horizons de travail des *Ets Chalos*, l'atelier de réparation de wagons ayant fermé sur décision gouvernementale et la construction de germoirs à pommes de terre ayant cessé. A la ville Bernard, sur le plateau horizontal où ses Établissements s'étalent sur 5 hectares $1/2$, c'est le domaine du bois, régional ou exotique. Le gros client est le Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme. Les relations à court rayon semblent devoir rester assez superficielles.

Les vicissitudes des *Forges et Laminoirs* semblent montrer combien sont peu adaptées à la région les industries sidérurgiques. Les variations de l'effectif — qui a atteint 500 et est actuellement de 120 — montrent ce prolongement dans le présent des fluctuations et des crises du passé. Le four Martin y est arrêté depuis 1953. La branche maréchalerie continue ; la fabrication des ronds à

(8) Louis GUILLOUX : *Le Pain des Rêves*.

béton reste au premier plan. La perspective du barrage de la Rance est encourageante mais le matériel de l'usine date des années 1900.

Sambre et Meuse est passée, de 1936 à 1949, de 2.900 à 9.400 m². Sa spécialité est la production d'acier au manganèse. La gamme de fabrication est très étendue, allant des objets de 1 kg. à ceux d'une tonne et demie : pioches, enclumes, mâchoires de concasseurs, chaînes de chars d'assaut. Le maximum d'acier liquide produit est de 650 tonnes par mois. L'effectif est de 300.

L'originalité du *Jouquel* est dans l'indifférence totale de l'usine et du milieu, mais aussi dans le travail de précision auquel s'emploient 107 femmes et 97 hommes.

Si l'on repense un instant à la première industrie briochine étudiée ici, la C.L.B., on saisit toute la différence. N'est-ce pas ici en effet le deuxième volet du tableau ?

III. — PROBLÈMES ET PERSPECTIVES

Constatons d'abord les disparitions récentes — dont les causes profondes m'échappent — dans le secteur du machinisme agricole surtout ; mais aussi l'ancienneté de la savonnerie, de la brosse-rie, etc..., au sujet desquelles on peut parler d'une tradition industrielle à St-Brieuc ; ensuite, le nombre important des industries de replis ; enfin la survivance du secteur artisanal. Mais 97 % des 160.000 entreprises de la région parisienne n'emploient-elles pas moins de 50 personnes ? Les secteurs conquérants sont ceux du Bâtiment (taux de 11,2 constructions nouvelles pour 1.000 habitants en 1954) et de la métallurgie. Mais ici la courbe, qui a monté en flèche grâce à Chaffoteaux, a dû être décapitée par les Forges, Sambre-et-Meuse et Chalos. On savait d'avance que s'agissant d'une ville de l'Ouest l'on serait, pour l'approvisionnement, constamment « tiré » vers l'Est : Sarre, Ruhr, et vers les centres d'action essentiels de l'économie française ; mais aussi vers la concurrence allemande. Cette industrie tributaire alimente des courants de trafic qui, dans l'ensemble, intéressent le commerce local dans des limites assez étroites. Cependant des industries briochines ont une assiette large, sans qu'elles mobilisent beaucoup d'hommes, sans qu'elles détériorent le paysage. Et c'est peut-être ce semi-artisanat au sens large, d'effectif et d'esprit, qui fait le plus corps avec le milieu. Certaines industries briochines peuvent s'attaquer à tous les stades d'une fabrication — deux broseries prennent ainsi le pinceau dans la grume — d'autres se heurtent là à des difficultés que l'on peut qualifier de danger.

Autre constatation : nombre de Briochins ignorent par trop la vie industrielle de leur cité. Or si Chaffoteaux compte 1.000 ouvriers, les quatre derniers établissements étudiés ici en comptent ensemble autant. L'usine n'est pas intégrée dans le milieu humain : le mot

sonne mal ici ; l'adhésion intellectuelle ou simplement consciente manque.

Voyons brièvement *les problèmes humains* de ce que l'on peut appeler les « grandes industries » briochines : métallurgie, bâtiment et bois. La main-d'œuvre locale est là, par le nombre. L'est-elle par la qualité ? On pourrait dire : la terre, la mer, appels enthousiastes ; l'usine, morne impératif ; et en transposant F. Porché : serviteurs du bateau et serviteurs du blé, mais serviteurs de la machine moins. Cependant, on sort d'une usine où les boulons matricés ne servent pas aux charrues, mais sont filetés au centième de millimètre. Pour des terriens de Plérin ou de Trémuson, ce n'est pas si mal. Si les chaînes du char anglais Centurion avaient cédé quelque paille, on n'aurait pas manqué de conseiller à Sambre-et-Meuse de recruter des ouvriers sans sabots. D'ailleurs, s'il n'y avait aucune chance de faire du paysan un ouvrier d'usine, les industries repliées auraient déjà regagné le pays natal. La main-d'œuvre briochine a certes des défauts ; ceux du milieu d'abord, dont le fond est rural à 80 %, et donc un peu lente ; mais aussi elle est têtue, avec sa façon à elle de vouloir « arriver » à un travail bien fait. Quand « les plantes se bousculent dans un calendrier agricole » (9) aussi chargé que celui de Langueux et d'Yffiniac, nul doute que l'ouvrier qui vient d'un tel terroir ne réussisse à adopter le rythme industriel. Un ingénieur m'a donné cet exemple de l'ouvrier qui garde, au poste occupé à l'usine, alors que rien ne le lui impose, la position du bineur dans les champs. Mais l'on bine les plantes sarclées par ici depuis longtemps, et l'usine vient de démarrer tout à l'heure. C'est un problème d'adaptation. Les cadres du Nord et de Paris n'ont pas du Temps la même échelle de mesure que les Bretons en général. Et puis, on ne plaque pas une industrie sur un fondement rural comme une presse de 300 tonnes sur une pâte de laiton qui devient un robinet en un geste d'une seconde.

On voudrait connaître les critères qui « permettent » de situer la baisse de rendement due à certains abus de boisson autour de 30 %. Quelques défauts de la structure économique et sociale y sont pour quelque chose. L'apprentissage sur le tas n'est-il pas quelquefois une improvisation ? La main-d'œuvre briochine est éduicable. Elle est docile. Dans cette docilité se dissimule peut-être une question de niveau de vie. Ne serait-ce pas que, d'avance, l'ouvrier sait qu'il a partie perdue ? Les conflits sociaux, aussi nombreux ici qu'ailleurs, y sont cependant moins virulents : les « masses » ouvrières n'existent pas.

Dans l'ensemble, à St-Brieuc, les salariés de l'industrie — et du commerce — ont un bas niveau de vie. Le salaire est faible, la ville chère, le logement insuffisant, l'emploi précaire, la formation professionnelle timide. Il va de soi que des nuances seraient à intro-

(9) LE LANNOU M. : *Géographie de la Bretagne*, t. 2.

duire : le patron-pêcheur de Sous-la-Tour, le lamineur, la brosière, etc...., que de diversités ! Y aurait-il donc des possibilités de mieux-être ?

Le mot productivité semble compris à St-Brieuc, le plus souvent, dans le seul sens d'économie de personnel. Dans le sens d'amélioration interne de la structure de l'entreprise, j'ignore les résonances du mot. Dans quelle mesure les chefs d'entreprise s'inspirent-ils des Salons ? Et, chose plus essentielle, prennent-ils contact avec les organismes de productivité ? Certaines entreprises doivent se contenter de produire plus et plus vite cependant que d'autres tendent à produire mieux et meilleur marché. Il en est qui s'équipent, et leur équipement contraste violemment avec d'autres qui ne répondent plus aux exigences actuelles.

Le problème du complément de l'industrialisation reste complexe. L'avance exceptionnelle prise par l'Ouest grâce au plan du Comité d'Études et de Liaison des Intérêts Bretons (C.E.L.I.B.) — et aux Géographes de Rennes — n'est-elle pas, à St-Brieuc, en passe de se détériorer ? On s'y heurte à des obstacles d'ordre général d'abord, même si jouent des facteurs centrifuges locaux.

CONCLUSION

St-Brieuc « bouge » et s'essaie à une nouvelle hiérarchisation de ses fonctions. Le chef-lieu aurait-il « fait le plein » quant à ses services administratifs, dont certains émigrent à Rennes ? Fait-il corps avec la région davantage au point de vue administratif qu'au point de vue économique ? Le partage est difficile. Peut-on au moins départager fonction commerciale et fonction industrielle ? Les chiffres de 1954, qui ne sont pas encore connus, y aideraient sans doute. Il est certain que St-Brieuc est une ville qui, sans le climat industriel, offre des *réussites industrielles*. Le long passé vide d'industries sorties du stade artisanal pèse sur ce manque d'atmosphère, c'est-à-dire la structure sociale et mentale de la ville, élaborée au long des siècles. Cette atmosphère peut changer. St-Brieuc s'adapte même dans le secteur figé qu'était jusqu'ici le commerce : la branche alimentation y est même en pleine révolution.

Les perspectives de croissance industrielle sont, pour l'instant, assez incertaines. Les perspectives d'emploi y sont liées. Celles du logement sont apparemment meilleures, mais il y a les taudis neufs. Le port a des possibilités restreintes. La gare marchandise est entourée de gares assez actives d'expéditions qui lui laissent en ce domaine un rôle faible. St-Brieuc, tout en étant la ville pour une région au rayon assez étendu, n'est pas la capitale pour toute une série d'activités.

Pour que l'économie briochine « tende la voile » il faut que l'environnement régional progresse : la prospérité d'une région n'est pas divisible. Et le grand problème est d'intégrer le paysan et le marin, l'ouvrier et l'employé, dans la communauté.